

le même sens, qu'ils ne faisaient pas de politique ; et toujours ils conformèrent, en ceci comme en tout, leurs actes à leurs paroles. Mais, en changeant les idées et les mœurs, ils n'en ont pas moins pour cela changé la face du monde en fondant une civilisation toute nouvelle d'où est sortie ce qu'on nomme aujourd'hui la société moderne.

Cette société moderne — ne pas en convenir serait nier l'évidence — est aujourd'hui en péril, en très grand péril, et ceci parce que l'on a profondément ébranlé la base religieuse sur laquelle elle a été édifiée. Cette société moderne, elle ne vit encore, elle ne tient plus debout que grâce aux vestiges qu'héréditairement le catholicisme a laissés dans les âmes de la plupart de ceux-là mêmes qui l'ont rejeté. On connaît l'aveu de Renan : “ Nous vivons, écrivait il, de l'ombre d'une ombre, du parfum que la liqueur a laissé dans le vase, après qu'elle s'en est répandue ”.

Et Renan, tout en travaillant à la chute définitive du christianisme, qu'il supposait possible, sentait bien son impuissance, comme celle de tous ses pareils, à remplacer après avoir détruit. Et il pressentait la fin d'une société qui ne pouvait vivre bien longtemps “ d'ombre et de parfum ”, qui avait besoin, pour subsister, de retrouver la réalité morale, et pour qui, après l'effacement des traces laissées par ses vieilles croyances chrétiennes, le talent et le génie humains eux-mêmes ne seraient jamais capables de rien découvrir qui pût lui conserver les mœurs indispensables à sa vie ”

..... Voici maintenant comment le *Temps* s'exprime :

“ Dans le présent trouble où nous vivons, les deux plus grandes forces collectives sont indiscutablement, à en juger par les masses qu'elles meuvent, la force catholique et la force révolutionnaire. Aucun intérêt bourgeois, aucune idée libérale n'exerce au-dessus des frontières une aussi puissante attraction que l'Eglise universelle et le socialisme universel. ”

Rien n'est plus vrai assurément.

Le *Temps* dit “ forces collectives ”. Or, il n'est que celles-là qui, en définitive comptent ; que celles-là qui vraiment méritent le nom de “ forces ”. Lorsque des individus qui combattent pour une même idée ou pour un même intérêt ne savent ni s'unir ni obéir à la même autorité pour en accepter la même direction et la même discipline, ils finissent bientôt, quelque grand que puisse être leur nombre, à être “ comme s'ils n'étaient pas ”.